

Cultures -

Article paru le 13 avril 2005

Imprimer**Fermer****CULTURE****Souriez, vous êtes (télé)surveillés**

Désillusions. Un documentaire politique qui interroge pêle-mêle la croyance et le cinéma.

Pour l'amour du peuple,

Documentaire de Eyal Sivan et Audrey Maurion, 1 h 28.

Monsieur B. n'est pas un licencié ordinaire. Avant cette journée funeste, on lui donnait du « major ». C'était officiel, même si son travail quotidien, lui, l'était moins : il a travaillé pendant vingt ans comme fonctionnaire de la Staats Sicherheitsdienst, plus connue sous son diminutif « Stasi », la fameuse police politique dépendant du ministère de l'Intérieur de l'ex-RDA. Celle-là même dont les locaux sont pris d'assaut par le peuple, ingrat et révolté, ce 15 janvier 1990... C'est la fin d'un monde, et le major B. n'en croit pas ses yeux : il assiste, impuissant, à la montée du « chaos », tous ces dossiers « répertoriés avec précision, jetés en vrac dans les couloirs ». Phénomène inconcevable, personne ne contrôle plus rien : au rancart les orfèvres de la surveillance, celles et ceux qui souhaitaient « lutter contre les terroristes et protéger l'économie nationale contre l'espionnage ». Pour le bien du peuple, s'entend...

Tiens, cela ne vous rappelle rien ? Des antennes bien d'aujourd'hui, par exemple ? Tout l'art qu'Eyal Sivan et Audrey Maurion déploient dans leur documentaire Pour l'amour du peuple consiste précisément à convoquer « les images du passé pour surveiller le présent ». Prendre appui sur le témoignage d'un ex-professionnel du renseignement intérieur est-allemand (1) pour interroger les discours sécuritaires actuels, ceux que portent comme un flambeau les Rumsfeld, Sarkozy, etc. D'où cette question fondamentale : la surveillance, au fond, sert-elle à quelque chose ? La Stasi et ses caméras ont tout vu, sauf ce qu'elle cherchait à savoir : le peuple est-allemand va-t-il se soulever ? D'un trait, Eyal Sivan ramasse le mode de fonctionnement de son film : « C'est l'histoire d'un homme trompé qui envoie un détective privé pour avoir un maximum d'images de cette trahison. » Ces images, ce sont les archives audiovisuelles tirées du Bureau Gauck (2), mêlant interrogatoires de « subversifs », scènes enregistrées dans la rue, etc., celles tournées par des dissidents (images de contre-surveillance en quelque sorte), des films kitchissimes à la gloire du socialisme triomphant rythmés par des hymnes pop sucrés, ou encore les images que Sivan a tournées lui-même dans le QG de la Stasi, pour reconstituer le bureau de son « héros », son univers. C'est l'acteur Hans Zischler qui, en prêtant sa voix au récit du « major déçu », éclaire pour nous ce matériau composite, où s'entremêlent trois temporalités narratives (le temps du licenciement, celui du passé héroïque lu à travers sa fonction, l'avenir enfin).

Cette architecture complexe est tout sauf artificielle. Ou plutôt use-t-elle de l'artifice et du spectacle comme d'une invite : celle faite au spectateur à demeurer dans une position d'éveil devant les images. Car Sivan et Marion ne trichent pas, adoptent volontiers une éthique des « ciseaux visibles » (l'utilisation des time-code sur les archives audiovisuelles, par exemple), et ce faisant nous parlent d'une question aussi cinématographique que politique. Tout simplement de cette idée que rien ne sert d'accumuler des images, encore faut-il savoir les interpréter. À nous, spectateurs, qui retournerons à notre condition de télé-surveillés dès notre sortie de la salle obscure, de réfléchir sur ce qui est caché plus que sur ce qui nous est donné à voir.

